

Borges depuis la France¹

Juan Moreno Blanco
Université del Valle
Cali, Colombie

Au fur et à mesure que [Octavio] Paz découvrait sa poésie, il découvrait en même temps le besoin d'explorer son monde sous un œil critique, ainsi que celui de créer par lui-même cet espace intellectuel dont l'absence dans les lettres hispano-américaines fait cruellement défaut.

[...]

Puisque le vrai producteur d'un texte n'est pas son auteur mais le lecteur, chaque lecteur devient tous les auteurs. Nous constituons un seul et même ensemble. Cette intuition, qui permet de proposer une poétique de la lecture, contient plus de trente ans de spéculations partielles de ce penseur délibérément fragmenté qu'est Borges. Pour être discutée et étudiée avec la rigueur nécessaire au niveau international, il a fallu que cette poétique soit reconnue par la critique française. Voilà une nouvelle preuve de l'absence de cet espace intellectuel dans la culture latino-américaine auquel Octavio Paz fait référence.

Emir Rodríguez Monegal (1976 : 29, 37-38)

Borges, ce créateur de génie qui s'est imposé dans le panorama de la littérature du XXe siècle comme une référence obligée, nous a légué une dette personnelle, une dette que nous ne pouvons ignorer : la compréhension de son message restera à nos yeux à jamais approximative. Insaisissable car tellement vaste, tel est le sentiment que nous laisse le sens de son œuvre. Notre lecture sera toujours marquée par notre propre contingence, qui ne saurait se mesurer à celle de l'écriture de cet Argentin. Borges a su nous montrer que même si une langue est une tradition, nous ne saurions nous limiter à notre propre langue. Nous avons surtout droit à envisager l'accès à toutes les traditions existantes, tel est le message de Borges. Cette simple idée est déjà démesurément ambitieuse mais nous constatons avec étonnement qu'elle a

¹ Cet essai est partiellement issu du livre *Borges en français*, Cali, Ediciones El Silencio, 2015.

pris forme en lui, qu'il l'a transformée en œuvre et, qui plus est, en legs pour ses lecteurs. Comment comprendre cette leçon ? Nous pouvons peut-être commencer par observer comment l'œuvre de Borges s'est insérée dans l'interculturalité, traversant tout naturellement les frontières culturelles et linguistiques.

Le caractère cosmopolite et universel de Borges peut être compris sous diverses formes. Nous acceptons d'emblée la lecture d'Octavio Paz qui affirme que celui-ci est une conséquence de l'excentricité latino-américaine :

L'universalité de Borges émerveille les européens. Or, aucun n'a souligné que ce caractère cosmopolite n'était ni pouvait être autre chose que le point de vue d'un latino-américain. L'excentricité latino-américaine est en soi une excentricité européenne, c'est-à-dire *une autre* forme d'être occidental. Une forme non-européenne. Tout en faisant partie de la tradition européenne et simultanément en dehors d'elle, le latino-américain peut percevoir l'Occident comme un tout et délaissier la vision, fatalement provinciale, d'un Français, d'un Allemand, un Anglais ou un Italien. [...]. Le vrai débat ne devrait pas être l'absence d'*américanité* chez Borges mais d'accepter une fois pour toutes que son œuvre exprime une universalité implicite en Amérique latine depuis son avènement.²

La singularité de l'œuvre borgésienne serait alors marquée par son origine excentrique au regard des particularités nationales européennes. Telle affirmation permet toutefois d'entrevoir d'autres questions. Par exemple, pourquoi Borges, et seulement lui en Amérique latine, nous a donné accès à cette excentricité qui lui a ouvert un tel éventail d'horizons ?³

Une autre manière de comprendre la singularité borgésienne est celle de Mario Vargas Llosa, qui tente d'établir la différence entre Borges et les autres écrivains contemporains. Curieusement, le trait le plus significatif qu'identifie le Péruvien dans l'œuvre borgésienne, par rapport aux autres écrivains contemporains tels que lui-même, est sa relation avec l'Histoire :

Peu d'écrivains sont plus éloignés que Borges de ce que mes démons personnels m'ont poussé à être par l'écriture : un romancier intoxiqué par la réalité, fasciné par

² PAZ, Octavio. *El arquero, la flecha y el blanco*. « *Vuelta* », N° 117, août 1986. Traduction de l'auteur.

³ Il est possible qu'un autre auteur latino-américain fasse preuve d'une telle excentricité, le Colombien Nicolás Gómez Dávila.

l'histoire qui se fait autour de nous et ce passé qui pèse encore avec force sur l'actualité.⁴

Pour moi il représentait, de façon chimiquement pure, tout ce que Sartre m'avait appris à détester : l'artiste évadé de son monde et de l'actualité dans un univers intellectuel d'érudition et de fantaisie ; l'écrivain dédaigneux de la politique, de l'histoire et même de la réalité [...].⁵

Si nous tenons compte des apports de Paz et de Vargas Llosa, Borges est Borges du fait d'être relié à l'excentricité latino-américaine, mais curieusement, ceci ne serait pas le corollaire de l'intérêt de Borges à l'Histoire ou à son entourage historique. Borges se trouve-t-il en dehors de « l'Histoire » ? Est-ce cette non-appartenance qui le fait être ce qu'il est ? L'externalité de Borges par rapport à l'historique devient alors cette énigme que devons élucider. Il est probable que nous n'arrivions pas à la résoudre. Du moins aurons-nous commencé à explorer ses caractéristiques spécifiques.

Lire Borges est une expérience inscrite dans l'Histoire. Ceci suffirait à écarter l'idée que Borges soit a-historique. Cependant, nous nous devons d'examiner cette expérience de plus près afin de pouvoir ancrer définitivement l'écrivain lui-même dans l'Histoire. Nous commencerons par souligner que, pour nous Latino-Américains, c'est un orgueil que Borges soit latino-américain. Comme le souligne Vargas Llosa, le lecteur vit cet orgueil aussi intensément que le vit l'écrivain qui lit Borges : « Pour l'écrivain latino-américain, Borges a représenté la rupture d'un certain complexe d'infériorité qui, de façon inconsciente, bien sûr, l'empêchait d'aborder certains sujets et l'enfermait dans un horizon provincial ».⁶

A partir de quel instant le lecteur et l'écrivain latino-américains commencent-ils à reconnaître la valeur de l'œuvre de Borges ? Il suffit de rappeler que ce n'est pas lors de la publication de son premier livre *Fervor de Buenos Aires* en 1923, ni lors de celle de ses ouvrages postérieurs, ni non plus dans le courant des décennies suivantes, que Borges est lu ou assimilé en Argentine ou en Amérique latine. Voilà une problématique importante, qui nous permet de comprendre la complexité de l'insertion historique de la figure

⁴ VARGAS LLOSA, Mario. *Un demi-siècle avec Borges*, Edition de l'Herne, 2004, p. 7.

⁵ *Ibid.*, p. 42.

⁶ *Ibid.*, p. 44.

borgésienne. L'émergence de Borges ne peut être reliée à un simple événement, ni ne peut être perçue comme un événement, car Borges n'a tout simplement pas été reconnu par les lecteurs de son milieu culturel et historique immédiat⁷. Son entourage n'était pas prêt pour le reconnaître ou pour le lire. Quelles ont donc été les circonstances qui ont permis de rendre l'écrivain visible ?

Borges a vécu une situation similaire à celle de William Faulkner : pour être apprécié dans son propre pays, il a dû d'abord être reconnu en France. Paradoxalement (ou peut-être pas ?) la France nous a légué Borges, nous avons reçu Borges depuis la France. Comment cela est-il possible ?

Il est aisé d'accepter que la France a « découvert » Borges, de la même façon qu'elle l'a fait avec Faulkner. C'était une époque où la France imposait ses goûts. Qui était visible en France, devenait visible partout ailleurs.

L'enthousiasme fut œcuménique : du *Figaro* au *Nouvel Observateur*, des *Temps modernes*, de Sartre, aux *Lettres françaises*, d'Aragon. En ces années-là, il en allait encore ainsi de la culture : la France légiférait, le reste du monde obéissait ; les Latino-Américains, les Espagnols, les Américains, les Italiens, les Allemands, etc., se sont mis, à la remorque des Français, à lire Borges.⁸

Il est néanmoins difficile d'accepter qu'un écrivain latino-américain ait tout bonnement été « propulsé » sur la scène culturelle transnationale par un vecteur culturel et linguistique autre que le sien. Cela implique sans aucun doute de reconnaître le caractère historique de la réception de Borges. Celle-ci ne serait donc pas typiquement latino-américaine mais plutôt complexe et interculturelle.

⁷ Même si Borges a bien été accepté en Argentine au moment de l'apparition de son œuvre, cette reconnaissance était minoritaire ou plutôt d'ordre « aristocratique ». Quand nous évoquons la réception de l'œuvre borgésienne, nous pensons plutôt à l'absence de critique et d'une lecture analytique, plutôt qu'à l'admiration que celle-ci a pu susciter. Nous faisons également référence à la formation d'un lectorat, tout comme le fait Borges lui-même lors d'un entretien avec Jean de Milleret : « Si mes œuvres n'avaient pas été traduites au français, je pense que personne, ailleurs, n'aurait songé à le faire. [...] Les éditeurs de Londres, New York, Munich ou Rome n'auraient jamais envisagé de me traduire s'il n'y avait pas eu la traduction française qui les a précédés ». *Entrevistas con Jorge Luis Borges*, Monte Avila Editores, 1970 (1967), p. 45-46. Traduction de l'auteur.

⁸ VARGAS LLOSA, *op. cit.*, p. 69.

L'œuvre de Silvia Molloy, *La diffusion de la littérature hispano-américaine en France*, parue en 1972⁹, met en évidence la sensibilité française qui s'est développée par rapport à la littérature latino-américaine, et qui permettra un jour que l'œuvre borgésienne soit visible d'abord en France puis partout dans le monde. Nous présentons ici deux exemples d'écrivains latino-américains dont l'expérience en France a été différente, celui de Rubén Darío et de Ricardo Güiraldes, dont l'accueil a été diamétralement opposé. Güiraldes a eu la chance d'être « parrainé » par Valery Larbaud, qui l'a introduit dans la société française, tandis que Rubén Darío, même s'il a été publié, a joui d'un prestige moindre parmi le public français.

Il est également important de souligner le rôle d'intellectuels français tels que Larbaud ou Pierre Drieu La Rochelle qui ont modifié le regard français et ont su apprécier les apports littéraires de l'Amérique Latine. Ce sont eux qui, les premiers, ont reconnu l'importance de l'œuvre de Borges. Puis viendra Nestor Ibarra, le premier traducteur de Borges en français, ainsi que Roger Caillois. Peut-être était-ce l'excentricité propre aux intellectuels français résultant de leur caractère cosmopolite qui a permis à ces pionniers des lettres l'ouverture de leurs propres frontières linguistiques et culturelles afin d'y entrevoir la figure de Borges. Ou peut-être un autre aspect déterminant de l'époque : l'occupation nazie qui les a conduits à l'exil.

L'exil français a impliqué la publication à l'étranger de revues qui, inévitablement, traduisaient les événements qui se déroulaient en dehors du contexte français. C'est probablement cet *excentrisme* qui a mené à Roger Caillois à publier deux nouvelles de Borges dans sa revue *Lettres françaises*, publiée en français à Buenos Aires en octobre 1944¹⁰. Un autre exilé français a répondu à cette revue à la notoriété internationale, avec sa propre publication en langue française, éditée dans la ville d'Alexandrie. Il s'agit de l'écrivain Etiemble, qui remarquait dans le numéro 2 de sa revue *Valeurs* publiée en juillet 1945 :

⁹ Presses Universitaires de France, 1972. Pour bien comprendre le problème de l'accueil de l'œuvre de Borges en France, il est également conseillé de lire le texte d'Emir Rodríguez Monegal, *Borges et la nouvelle critique, Borges: hacia una interpretación*, Ediciones Guadarrama, Madrid, 1976.

¹⁰ Dans le numéro d'octobre 1944 est publiée en français la traduction de Nestor Ibarra des nouvelles de Borges *La lotería de Babilonia* et *La biblioteca de Babel*.

Peu d'esprits sont aussi libres, aussi déterminés, ainsi qu'en témoignent *La lotería de Babel (sic)* et *La biblioteca de Babel*, publiés en français dans la revue de Caillois. [Ces textes] sont tellement riches et concis qu'il est impossible d'en extraire un fragment sans gravement les appauvrir. Borges est un des meilleurs écrivains de notre temps.¹¹

Cependant, ce n'est pas exclusivement l'exil qui permet aux intellectuels français de découvrir Borges. Il ne faut pas oublier que déjà en 1939, avant la guerre, Nestor Ibarra avait traduit et publié dans la revue *Mesures* le conte de Borges *El acercamiento de Almotasím*. Toujours sous l'initiative de Roger Caillois, la revue *Confluences* va publier après la guerre la traduction de *Las ruinas circulares* (numéro 11, avril 1946) et Paul Verdevoye traduira pour sa part la totalité des nouvelles incluses dans le livre *Ficciones*.

L'excentricité attribuée à Borges par Octavio Paz semble se correspondre avec celle dont font preuve ces intellectuels français, qui ont repéré l'écrivain à l'époque où il était à peu près ignoré dans son pays ou dans le contexte latino-américain. Cette coïncidence pourrait être la clé pour mieux comprendre l'insertion historique et interculturelle de Borges. Son excentricité ou son caractère cosmopolite avaient besoin de l'excentricité et du caractère cosmopolite des Français ou, pour le dire plus simplement, le texte borgésien avait besoin du contexte français.

Le lecteur argentin (et latino-américain) contemporain de l'arrivée de l'œuvre borgésienne n'a pas pu recevoir ni apprécier ces textes. L'œuvre de Borges est restée dans un premier temps sans l'effet qui, d'après Karel Kosik, inscrit l'œuvre d'art dans l'Histoire : « L'œuvre vit dans la mesure où elle agit. L'action de l'œuvre inclut également ce qui s'accomplit dans la conscience réceptrice et ce qui s'accomplit en l'œuvre elle-même. La destinée historique de l'œuvre est une expression de son être [...] L'œuvre est une

¹¹ Etienne lui-même va publier l'article « Un homme à tuer : Jorge Luis Borges » en septembre 1952 dans la revue *Les Temps Modernes*.

œuvre et vit en tant que telle dans la mesure où elle *appelle* l'interprétation et *agit* à travers une multiplicité de significations. »¹²

Voici un exemple des préjugés argentins qui ont valu à Borges une piètre acception au sein de la critique nationale dans ces quelques lignes écrites par Blas Matamoro en 1969 :

L'échappatoire borgésienne au travers de la métaphore, la magie et le jeu est une évasion fallacieuse, indifférente à l'ordre établi, où l'aliénation est bien réelle, présente, concrète, quotidienne. La magie même comme entéléchie morale finit par devenir le privilège d'oisifs pouvant s'accorder le luxe d'assumer leur ennui vital comme catégorie métaphysique, et non comme la conséquence du désœuvrement d'une société où la plupart de ses membres doivent travailler pour se nourrir, l'essentiel de leur temps libre. Ne pas prendre en compte les fallacieuses réalités de la vie individuelle et sociale est la meilleure façon d'affirmer que l'ordre doit être respecté et que rien de ce qui a été prescrit ne doit être mis en cause ou réévalué. Le rôle de l'écrivain irréaliste est semblable à celui des galipettes déployées par le bouffon de la cour médiéval. [...] Il sera reçu par la classe moyenne cultivée et philistine, que nous pouvons également assimiler (comme par magie) aux valeurs culturelles qu'impose la culture libérale de l'oligarchie.¹³

Devant de telles critiques, l'œuvre de Borges est niée, elle n'existe pas. Elle n'est pas interprétée à sa juste mesure, elle n'est donc pas porteuse de sens. L'œuvre n'est pas un événement social. Nous pourrions supposer que l'absence de compréhension de cette littérature est typiquement argentine ou latino-américaine, or, Rafael Gutiérrez Girardot a montré qu'en Allemagne l'œuvre de Borges n'a pas reçu non plus l'accueil escompté :

En 1958, celui qui écrit ces lignes a demandé au directeur de la très reconnue « Encyclopédie Rowolt », Ernesto Gras, son intervention auprès des principales maisons d'édition allemandes, afin de proposer une sélection de l'œuvre de Borges pour sa publication en allemand. Du point de vue littéraire, la réponse a été pour le moins surprenante. [...] Le lecteur de la maison d'édition à qui la tâche a été confiée

¹² Cité par Hans Robert Jauss dans « L'histoire de la littérature : un défi à la théorie littéraire », *Pour une esthétique de la réception*. Éditions Gallimard. Paris, 1978, p. 42-43.

¹³ MATAMORO, Blas. *Detrás de la penumbra esta Inglaterra, Antiborges*, Javier Vergara Editor, Buenos Aires, 1999, p. 202. Traduction de l'auteur. Pour une meilleure compréhension de la malencontreuse réception de Borges dans son pays avant (ou par ignorance) de l'arrivée de celle-ci en France, nous conseillons vivement la lecture des divers articles réunis dans le livre cité, dont la compilation et les commentaires ont été faits par Martin Lafforgue.

a estimé que « ceci n'est pas compréhensible par le public allemand et ne l'intéresse aucunement ». ¹⁴

Gutiérrez Girardot cite également le critique littéraire allemand Gustav René Hocke, qui, en 1959 s'exprimait ainsi au sujet de Borges : « Les récits de l'Espagnol (*sic*) Jorge Luis Borges portent le suggestif titre de *El Aleph*, nom qui en hébreu désigne la lettre A. Cette prose, sans aucun doute alexandrine, est également dotée d'un style recherché et alambiqué, sciemment élaboré à partir de modèles du XVIIe siècle ». Si cela avait dépendu des lecteurs de son entourage immédiat ou des étrangers tels que ce critique allemand, il est probable que Borges n'aurait jamais connu la célébrité qui, au sens propre et figuré, le fit voyager à travers le monde pendant les dernières décennies de sa vie. Comme l'assure Hans Robert Jauss, « la vie de l'œuvre littéraire dans l'histoire est inconcevable sans la participation active de ceux auxquels elle est destinée ». ¹⁵ Même si Borges ne s'est pas adressé au public français, la *participation active* de ce dernier dans la réception de l'œuvre borgésienne fait qu'il s'est érigé en premier destinataire de son écriture. Sans l'acceptation du public français, nul ne sait quand Borges aurait été lu tel qu'il mérite de l'être.

Maintenant, pouvons-nous identifier la raison pour laquelle le public français fut à ce point avide de l'œuvre de Borges ? Peut-être la comparaison avec une autre grande figure de la littérature latino-américaine, Rubén Darío, et l'accueil de son œuvre en France pourrait nous permettre d'y voir plus clair. Pour Silvia Molloy, Darío n'a pas été bien accueilli par le public français car son style lui était déjà familier :

[...] le lecteur français ne vit sans doute, dans l'œuvre de Darío, qu'une sorte de sous-produit de Verlaine et du symbolisme, et il dut vite crier au plagiat : au lieu d'apporter du nouveau, cet étranger ne venait faire que ce qu'on faisait en France. ¹⁶

Pour le lecteur français, Darío ne représente aucune expérience nouvelle, d'où son manque d'intérêt pour cet auteur. Tout autre est sa relation avec la lecture de Borges. Comment cela est-il possible ? Qu'est-ce qui permet que Roger Caillois puisse assurer en 1972 que « actuellement, on peut

¹⁴ GUTIÉRREZ GIRARDOT, Rafael. *Borges en Alemania. Una fascinación difícil y contradictoria, El gusto de ser modesto*, Panamericana Editorial, Bogota, 1998, p. 147-148. Traduction de l'auteur.

¹⁵ JAUSS, H. R., *op. cit.*, p. 49.

¹⁶ MOLLOY, Silvia. *op. cit.*, p. 63.

prétendre, sans paradoxe, que Borgès est mieux connu, plus admiré et, surtout, *plus étudié* sur les bords de la Seine que sur ceux du río de la Plata » ?¹⁷

Il n'y a rien de paradoxal à ce que les Français aient été les premiers à lire Borges, c'est plutôt un cheminement naturel. Voici peut-être la plus importante leçon de Borges. Son écriture a créé une relation entre le lecteur et le texte alors absente en Amérique latine, où l'excentricité faisait défaut. C'est précisément cette excentricité que les lecteurs français vont finalement apporter, tel un heureux événement pour l'œuvre de Borges. En fin de compte, une des vertus les plus significatives de l'œuvre borgésienne est de ne pas supporter les frontières linguistiques ou culturelles ; elle ne peut rester enfermée dans de tels dictats, au risque d'être ignorée ou simplement inachevée.

Lorsque nous affirmons que ce qui caractérise l'œuvre borgésienne est son excentricité par rapport aux frontières linguistiques et culturelles, cela est d'autant plus vrai pour sa biographie. Borges a assumé les langues et les cultures comme si celles-ci lui étaient propres. Nous pouvons même nous demander s'il avait une langue maternelle ou s'il a vécu comme si l'espagnol était sa langue maternelle. Dans ce sens, la réponse que donne Borges lors d'un entretien avec Ramón Chao est illustrative de nos propos :

Ramón Chao : Vous m'avez déjà parlé de votre père. Et votre mère ?

Jorge Luis Borges : Elle était anglaise et je parlais avec elle. Très jeune, on m'a emmené en Suisse et je parlais français avec la maîtresse, et j'apprenais le latin avec un professeur. Avec mon père, je parlais et j'écrivais en espagnol. J'ai donc cru, un temps, que chaque personne avait sa propre langue. Curieux, des centaines de millions d'idiomes. Mais c'est peut-être vrai, c'est pour cela que nous ne nous comprenons pas.¹⁸

¹⁷ *Op. cit.*, p. 216. Cité par Silvia Molloy. Concernant les réactions provoquées en France par la traduction de *Ficciones* au français (collection *La Croix du Sud*, Editions Gallimard, 1951), Molloy déclarait : « Devant *Fictions* on ne se demande pas –ou on se le demande à peine– si l'écrivain est ou non argentin. Borges « passe » en France en se passant de nationalité, comme nul écrivain hispano-américain ne l'avait fait avant lui ; dès le début, son œuvre réussit à s'insérer dans un courant plus large », p. 210.

¹⁸ « Un entretien inédit avec Jorge Luis Borges. L'idée de frontières et de nations me paraît absurde », *Le Monde Diplomatique*, août 2001, p. 24-25.

Borges ne se sent pas étranger aux langues ni éloigné d'elles. Il les habite, voilà tout. C'est pourquoi il ne croit pas aux frontières linguistiques ou culturelles. Pour Borges, la culture, même si diverse, est une seule et c'est ainsi qu'il la vit, se baladant dans toutes ses directions. Et Vargas Llosa d'affirmer :

[...] la nature de l'art de Borges qui, plus qu'aucun autre produit de la littérature moderne, métabolise, à sa façon, la littérature universelle. Cette œuvre narrative, relativement brève, est remplie de résonances et de pistes qui conduisent aux quatre points cardinaux de la géographie littéraire [...] ¹⁹

Borges n'était pas un écrivain prisonnier d'une tradition nationale, comme peut l'être souvent l'écrivain européen, et cela facilitait ses déplacements dans l'espace culturel, où il évoluait avec désinvolture grâce aux nombreuses langues qu'il possédait. ²⁰

S'il est alors compréhensible que les premiers lecteurs de Borges, ancrés dans leur tradition, le trouvent étranger, il est tout aussi plausible que les textes de Borges traduits en français séduisent un lectorat aimant la littérature universelle, celle qui n'affiche aucune appartenance nationale ou d'origine particulière. Le lecteur français ne se pose pas la question de l'origine de ces textes, il les reconnaît comme littérature et de surcroît, il les accepte comme une littérature que, avant Borges, personne n'avait jamais écrite auparavant.

Les processus d'interprétation ébauchés en France pour comprendre l'impact de Borges auprès du public français sont devenus des perspectives heuristiques indispensables pour la compréhension de l'œuvre borgésienne.

Les explorations menées par des exégètes tels que Blanchot, Genette, Macherey, Ricardeau et Foucault sont aujourd'hui à la base de la critique que d'autres horizons intellectuels ont prolongée ²¹. Par ailleurs, la France a également vécu l'essor des « Entretiens avec Borges » à partir des interviews publiées en France en 1967 avec Jean de Milleret et Georges Charbonnier. Une fois traduites en espagnol, ce genre sera repris partout, en particulier en Argentine.

¹⁹ VARGAS LLOSA, *op. cit.*, p. 59.

²⁰ *Ibid.*, p. 46

²¹ Le texte déjà cité d'Emir Rodríguez Monegal illustre parfaitement bien ces propos.

Nous illustrerons partiellement l'importance de la lecture critique de Borges en France en soulignant l'intérêt qu'a éveillé auprès des spécialistes le sujet que Borges lui-même reconnaît comme central : le temps. Ainsi qu'il l'évoquait en 1967 à Jean de Milleret :

Le temps est pour moi le sujet essentiel. Quand on évoque le temps et l'espace, cela m'indigne un peu car nous percevons l'espace inscrit dans le temps. Je crois que l'on peut concevoir un temps sans espace, c'est-à-dire que sans lui, le temps pourrait exister ; il pourrait y avoir des consciences humaines ; la musique, par exemple, pourrait exister, de même que la poésie. Tandis qu'uniquement avec l'espace, rien ne peut exister, n'est-ce pas ?²²

Pour Roger Caillois, l'un des premiers critiques de Borges, le temps est la matière principale de l'écrivain. Du temps circulaire chez l'Argentin, dira le sociologue français, se déclinent les sujets du labyrinthe et de la création récurrente²³. Également à ce sujet, la critique Solange Fricaud analysera les figures du temps dans l'œuvre *Ficciones* :

Les figures du Temps constituent en effet un élément majeur de l'exploration borgésienne, dans un domaine frontière entre la science-fiction et la philosophie. Borges voit dans le Temps deux choses : l'objet de mythes très anciens, provenant de civilisations très différentes, et un procédé d'écriture. D'un côté Borges médite sur le Temps, beaucoup plus mal connu que l'espace, décrit par des théories contradictoires et cristallisant les interrogations les plus fondamentales. De l'autre, il ne cherche pas du tout à apporter, à travers *Ficciones*, une théorie supplémentaire du Temps. Les questions métaphysiques sont un jeu pour l'auteur, qui s'amuse des apories sur le Temps, relègue leur statut d'impasse philosophique et en fait un point de départ fécond pour l'imagination.²⁴

Dans le chapitre « L'énigme du temps » de son livre sur Borges, Roland Quillot va étudier quant à lui, les deux hypothèses que Borges propose dans *Historia de la eternidad* et *Nueva refutación del tiempo*. Ainsi, dit Quillot, Borges défend d'une part la non-existence du temps objectif. Il n'y a pas de successions ou de simultanités absolues. D'autre part, deux instants

²² DE MILLERET, Jean, *Entrevistas con Jorge Luis Borges*. Monte Ávila Editores, Caracas, 1970, p. 113. L'original a été publié en français en 1967. Traduction de l'auteur.

²³ CAILLOIS, Roger. « Thèmes fondamentaux chez Jorge Luis Borges », *Rencontres*, Presses Universitaires de Franc, 1978, p. 218.

²⁴ FRICAUD, Solange, « Les figures du temps dans *Ficciones*, ou comment la fiction d'un temps idéal ébranle le mythe de la littérature », *Borges, Ficciones, Mythe et récit*, Ellipses, ouvrage collectif, 1988.

relativement semblables sont un même et unique instant, et tenter de les particulariser dans un lieu et une série ou par l'attribution à deux sujets différents est artificiel et illusoire. Ces idées sont décrites par Quillot en relation avec l'œuvre narrative borgésienne :

Si maintenant, après avoir décrit les principes généraux de la « réfutation » borgésienne du temps, on cherche à déterminer quelles sont les conséquences dans le domaine narratif, on constate que notre auteur ne cesse d'y explorer les conséquences d'une idée essentielle : celle de la fausseté de notre conception usuelle d'un temps unique, linéaire, irréversible.²⁵

Les textes ici évoqués, ainsi que d'autres antérieurs ou postérieurs publiés en France, nous permettent de voir comment l'œuvre de Borges n'y a pas seulement trouvé le lectorat dont elle avait besoin à ses débuts. Cela lui a permis également de forger les premiers maillons critiques d'une tradition que, jour après jour, nous permettra de mieux comprendre la leçon que nous a légué Borges.

Traduit de l'espagnol par Adriana Laguna et Alejandra Toro

²⁵ QUILLOT, Roland, *Borges et l'étrangeté du monde*, Presses Universitaires de Strasbourg, 1991.

BIBLIOGRAPHIE

GUTIÉRREZ GIRARDOT, Rafael, *El gusto de ser modesto*, Panamericana Editorial, Bogota, 1998.

JAUSS, Hans Robert, « L'histoire de la littérature: un défi à la théorie littéraire », *Pour une esthétique de la réception*. Édition Gallimard. Paris, 1978, p. 23-88

LAFFORGUE, Martin, *Antiborges*, Javier Vergara Editor, Buenos Aires, 1999.

MILLERET, Jean de, *Entretiens avec Jorge Luis Borges*, éditions Pierre Belfond, 1967.

MOLLOY, Silvia, *La diffusion de la littérature hispano-américaine en France au XX^e siècle*, Presses Universitaires de France, Paris, 1972.

PAZ, Octavio, *El arquero, la flecha y el blanco*, « Vuelta », N° 117, México, 1986.

RODRIGUEZ MONEGAL, Emir, *Borges : hacia una interpretación*, Ediciones Guadarrama, Madrid, 1976.

VARGAS LLOSA, Mario, *Un demi-siècle avec Borges*, Edition de l'Herne, Paris, 2004.

Juan Moreno Blanco

Docteur en Études Ibériques et Ibéro-Américaines (Université Bordeaux 3-Michel de Montaigne), professeur titulaire de l'Université del Valle, à Cali, Colombie. Dernières publications (2015) : *Transculturación narrativa : la clave wayúu en Gabriel García Márquez ; Novela histórica colombiana e historiografía teleológica a finales del siglo XX et Borges en francés*.